

Nardout-Lafarge, Élisabeth, « Voix de femmes », dans Marie-Andrée Beaudet et Karim Larose (dir.), *Le marcheur des Amériques. Mélanges offerts à Pierre Nepveu*, Montréal, Université de Montréal, Département des littératures de langue française, coll. « Paragraphes », no 29, 2010, p. 133-145.

Voix de femmes

Élisabeth Nardout-Lafarge
Université de Montréal

L'attention à la production littéraire des femmes est sûrement l'une des constantes les plus visibles de l'œuvre critique de Pierre Nepveu. Qu'on pense aux préfaces qu'il a signées pour des recueils de Nicole Brossard, France Théoret, Hélène Dorion, à ses lectures de Suzanne Jacob, Élise Turcotte, Marie Uguay, aux nombreux compte rendus qu'il leur consacre dans *La poésie immédiate*¹ mais aussi de celles qu'il appelle « les recluses », Marie de l'Incarnation, Laure Conan, Emily Dickinson. Cette attention n'est cependant précédée d'aucune précaution historique ou salut idéologique, les écrits des femmes sont là d'emblée, porteurs non de leur poids institutionnel grandissant mais d'idées et de formes qui inspirent manifestement la réflexion de l'essayiste, sa pratique de la critique, sa vision de la littérature, du Québec, de l'Amérique. Plus qu'une influence, c'est cette prégnance du féminin que je voudrais donner à lire brièvement à travers quelques exemples tirés de *L'écologie du réel*², *Intérieurs du Nouveau monde*³ et *Lectures des lieux*⁴.

¹ Pierre Nepveu, *La poésie immédiate. Lectures critiques (1985-2005)*, Québec, Nota bene, coll. « Nouveaux essais Spirale », 2008.

² Pierre Nepveu, *L'écologie du réel*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988. Les références à cet ouvrage seront désormais indiquées par le sigle *ER*, suivi de la page..

³ Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998. Les références à cet ouvrage seront désormais indiquées par le sigle *INM*, suivi de la page.

Le premier concerne le rôle de pivot que joue, dans *L'écologie du réel*, l'œuvre exigeante, fortement marquée par le féminisme radical, de Nicole Brossard. À la parution de son essai en 1988, Pierre Nepveu, lecteur de longue date de l'œuvre, lui a déjà consacré plusieurs articles⁵ et il préfacera en 1989 l'édition de *À tout regard*⁶. Par ailleurs, cet essai, dont les hypothèses n'ont cessé d'être reprises depuis, établit, plus subtilement que ne l'a retenu la vulgate critique sur la littérature contemporaine, les liens entre formalisme, féminisme et nouvelle théorie du sujet. Avec quelques autres au même moment – Pierre L'Hérault, Louise Dupré –, Nepveu enregistre l'impact de l'écriture des femmes, non seulement comme « sortie » du formalisme comme on l'a parfois dit, mais dans la mise en place, chaotique et pourtant convergente – c'est très précisément la structure dans laquelle *L'écologie du réel* saisit le contemporain – d'une nouvelle vision du monde. Or il ne le fait pas en historien prenant la mesure des divers « mouvements » et pensant leur succession, mais en lecteur saisissant l'écho des textes entre eux. Il faut insister ici sur la force qu'a la métaphore de l'oreille chez Nepveu, qui n'intitule pas par hasard son premier essai *Les mots à l'écoute*⁷ et écrit fréquemment « j'entends » pour « je lis ». L'écho sonore d'un vers, d'une phrase tient pour lui de la méthode et explique sans doute que l'écriture des femmes, le féminisme, ou le féminin ne soit pas dans ses essais une catégorie, à l'inverse de « l'écriture migrante » ou « l'écriture juive » par exemple, qui demeurent, malgré la prudence avec laquelle l'essayiste les constitue, des corpus identifiés. Outre que le féminin n'est jamais étranger à sa pensée, ce n'est pas l'écriture des femmes qui intéresse Nepveu mais leurs voix singulières. Dans cette position, le point de vue féministe n'est pas gommé, il est reçu à même des textes précis et

⁴ Pierre Nepveu, *Lectures des lieux*, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004. Les références à cet ouvrage seront désormais indiquées par le sigle LL, suivi de la page.

⁵ Voir entre autres Pierre Nepveu, « Nicole Brossard et France Théoret : la pensée / l'impensable », *Voix et images*, vol. 20, n° 2, 1981, p. 243-249.

⁶ Nicole Brossard, *À tout regard*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989.

⁷ Pierre Nepveu, *Les mots à l'écoute. Poésie et silence chez Fernand Ouellet, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1979.

intégré, tissé à cette écologie contemporaine dont l'essai dessine les contours.

La présence de Nicole Brossard dans *L'écologie du réel* va bien au-delà du chapitre 9, « Ontologie et écologie », qui reprend et amplifie deux articles antérieurs⁸. L'essayiste entretient avec elle un dialogue constant, qui n'exclut pas le désaccord⁹, et ne cesse de la retrouver au détour de sa réflexion, de la solliciter à la fois comme source et comme vérification de ses hypothèses. Frappe d'abord, dans ce même mouvement d'intégration observé plus haut, la volonté de lier cette œuvre à un ensemble plus vaste, et ce faisant de relativiser les ruptures trop propices aux catégorisations théoriques, y compris celles que l'auteure elle-même a proposées. Nepveu maintient la position qu'il avait prise dans son article de 1982 (dans le numéro de *La Nouvelle Barre du Jour*, « Traces. Écriture de Nicole Brossard ») à propos d'une œuvre « qui n'a cessé de faire sa propre théorie, de se penser elle-même jusqu'au point où ce n'est pas la nier mais la servir que de lui faire violence et chercher à dégager ce qui, en elle, relève d'une "tradition" et garde la mémoire de ce contre quoi elle s'est définie » (*ER*, 141). Jugeant « nelliganiens » les premiers vers de Brossard, Nepveu réfute l'idée d'une œuvre « première manière » à laquelle s'opposerait la suite : « poèmes de jeunesse, bientôt reniés par une pratique formaliste ? C'est trop vite dit. On n'oublie pas tout à fait là où on a commencé, et ce dont on se sépare nous définit souvent plus profondément que tout le reste. » (*ER*, 59) Même scepticisme dans le commentaire d'un texte de Brossard sur Saint-Denys Garneau dans *La Barre du Jour* en 1969 : « Une cérémonie des adieux ? Rien n'est moins sûr » écrit-il, rapprochant plutôt « [l'] écriture comme conscience et pratique de la négativité » (*ER*, 77) que défend la revue et la poétique de Garneau. De nouveau, l'écho s'impose comme méthode :

⁸ Pierre Nepveu, « Trois romans de Nicole Brossard : une histoire au présent », *Incidences*, vol. 4, n^{os} 2/3, mai-décembre 1980, p. 129-138, et « Nicole Brossard : notes sur une écologie », *La Nouvelle Barre du Jour*, n^{os} 118-119, novembre 1982, p. 134-144.

⁹ Michel Biron rappelle, dans « Histoire et dépaysement dans l'œuvre de Pierre Nepveu », *Voix et images*, vol. 34, n^o 1, p. 55-65, la position critique de Pierre Nepveu à l'égard du formalisme de *La Barre du Jour* (p. 57).

Une seule phrase de Brossard, extraite d'un texte paru en 1974, indiquera pour l'instant assez que Saint-Denys Garneau n'est peut-être pas sans rapport avec la littérature, avec l'écriture, en train de se faire : « Cette écriture ne pardonne pas qui enchaîne ici votre regard et qui ne vous avance à rien sinon au bord de l'abîme que vous craignez comme un trou ». (ER, 77)

Entreprise *a priori* paradoxale pour le critique du « dépaysement », l'œuvre de Brossard se trouve ici « requébécisée » par ses accents nelliganiens et sa négativité garnélienne ; *a priori* seulement car dépayser les poètes trop hâtivement nationalisés ou rapatrier, et du même coup historiciser, les textes de la rupture procèdent du même questionnement des évidences qui caractérise la pratique critique de Nepveu. Il ne s'agit pas pour autant de ramener l'œuvre à une dimension provinciale¹⁰, mais de la contextualiser et d'en comprendre les effets en amont et en aval. Nepveu écrit que « “[l]e noir délirant” dont parle *Suite logique* en 1970 [...] permettra de récupérer tardivement, pour les intégrer au corpus québécois, des œuvres en apparence aberrantes comme *Le vierge incendié* ou les poésies de Gauvreau » (ER, 59).

Un autre lien se tisse avec les œuvres contemporaines de celle de Brossard, et particulièrement celles d'hommes. Brossard est ainsi associée à Beaulieu, l'un et l'autre identifiés comme les « figures dominantes de la poésie des années soixante-dix » (ER, 58), mais aussi à Victor-Lévy Beaulieu pour une esthétique du « désastre » prenant en charge « l'inessentiel, [le] contingent » (ER, 146-147), ou encore à Miron, en qui Brossard a reconnu une « esthétique suicidaire » (ER, 102) tandis que Nepveu, lui, souligne « le “désir d'être” (très mironien) dont parle *Le centre blanc* » (ER, 145). Avec Aquin et Ducharme, Brossard partage, selon l'essayiste :

¹⁰ Ce que fait ironiquement le texte de Jean Larose, « Une modernité bien de chez nous. *La Barre du Jour* » dans *La petite noirceur. Essais*, Montréal, Boréal, 1987, p. 141-171.

un rapport qui ne concerne plus d'abord le sens, parce que celui-ci est trop multiple, trop infiniment différé, mais qui est centré sur la force, sur l'énergie. Écriture / culture de *formes-forces* plutôt que de formes-sens. Aquin, Brossard, Ducharme, dans les années soixante-dix, participent déjà de cette transformation. (ER, 166)

Les échos que *L'écologie du réel* donne à entendre entre *Un livre et Neige noire* (ER, 166) relèvent de la même volonté de faire dialoguer les textes entre eux. Nepveu propose d'ailleurs plusieurs autres couplages entre les textes, tel le parallèle entre *La vie en prose* de Yolande Villemaire et *Les grandes marées* de Jacques Poulin qui fait l'objet du chapitre 19, ou la rencontre, autour de la notion de centre, de *Catégoriques un deux et trois* de Normand de Bellefeuille et *Le traversier* d'Esther Rochon (ER, 216). Cette mise en rapport des textes des femmes, certains des plus emblématiques du féminisme, avec les textes des hommes est suffisamment fréquente tout au long de l'essai et dans les suivants pour être significative. On y reconnaîtra d'abord l'un des principes de la critique de Nepveu : la prééminence des œuvres et de leur lecture sur les mouvements et les tendances, y compris dans un ouvrage de synthèse comme *L'écologie du réel*. On y verra également l'application d'un principe éthique énoncé notamment dans le chapitre sur les « écritures migrantes » : ne pas laisser le respect de la différence se transformer en exclusion, et par conséquent refuser d'axer l'interprétation des textes sur l'origine ou le sexe de leurs auteurs : « Jamais chez lui les identités [...] ne sont hypostasiées¹¹ », écrit Sherry Simon. Nepveu refuse tout autant de soumettre la lecture des œuvres à un phénomène sociologique ou à une époque, même quand elles en ont été l'emblème. À preuve, l'obstination avec laquelle il continue d'entendre les années soixante dans les périodes suivantes, les rappels de ce qui était déjà là, de ce qui se poursuit. Je proposerais d'y voir aussi une intégration plus profonde qu'indique justement l'absence de toute pétition de principe. Pour Nepveu, les voix de femmes n'émergent

¹¹ Sherry Simon, « Mémoires en partage », *Voix et images*, loc. cit., p. 39.

pas dans la littérature contemporaine, elles sont toujours là. Leur présence a valeur d'évidence précisément parce qu'elles s'insèrent dans le vaste dialogue qu'est pour lui la littérature.

Exemplaire de ce dialogue des textes, le titre de *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine* est certes un clin d'œil au roman d'Yvon Rivard, *Mort et naissance de Christophe Ulrich*¹², mais c'est l'œuvre de Nicole Brossard qui en constitue la matrice intellectuelle. L'écologie, comme mode de pensée, comme vision systémique, s'impose à la lecture de *l'Amèr* dès l'article déjà cité de *La Nouvelle Barre du Jour*. Nepveu déploie les possibilités heuristiques de cette notion jusque dans ses ambiguïtés, à la fois vision théorique, réseau de disciplines scientifiques et amalgame d'idéologies, et perçoit comment sa mollesse même dit quelque chose de la littérature contemporaine. L'écologie, qui postule l'existence d'un lien entre les divers éléments, est un mode d'organisation de ce qui apparaît d'abord comme désordonné, hétéroclite, chaotique. Cette mise en ordre du chaos, Nepveu la reconnaît comme nulle part ailleurs dans les textes de Nicole Brossard :

Les verbes sans sujet ou à l'infinitif, les prépositions (« vers », « dans ») sans complément participent d'une géométrie ou topologie dynamique de l'être : « points, cercle, axe, courbe, ligne, centre, ouverture, contraction, cycle, trajectoire », etc. On ne finirait plus d'énumérer ce qui, dans *Suite logique* et *Le centre blanc*, décrit le sujet parlant sur le mode d'une véritable « théorie des catastrophes » : comme une configuration instable de forces, une force saisie dans sa tension première, une énergie sans projet et sans objet, capable de tout et de rien. (*ER*, 144-145)

Souvent cité, *Le centre blanc*, point de bascule de l'œuvre de Brossard selon Nepveu, lui fournit l'une des hypothèses les plus fécondes de *L'écologie du réel*, celle d'un centre vide, lieu par excellence de cet « avènement » qui est « plongée dans la négativité »

¹² Yvon Rivard, *Mort et naissance de Christophe Ulrich*, Montréal, Leméac, 1976.

(ER, 16), objet même de l'essai. Nepveu trouve le paradoxe qu'il cherche à saisir dans la poésie de Brossard où se « manifeste une hantise de l'origine, de l'être, de la présence, du « centre », même si c'est pour constater l'impossibilité de s'y maintenir », écrit-il (ER, 142). *Le centre blanc* mène à cette « pluralité des centres », souvent reprise pour qualifier la littérature contemporaine, sur laquelle se clôt *L'écologie du réel*. De même la notion d'« énergie », qui permet à Nepveu d'éclairer la substitution déjà évoquée du sens à la force, métaphorise, à travers l'œuvre de Brossard, l'hypothèse de l'essayiste : « L'énergétisme de Brossard est ainsi à la fois catastrophe et salut : reconnaissance de la perte, du néant, mais sentiment qu'au milieu de ce rien et de ce nulle part, “point blanc dans l'espace blanc”, il y a encore de l'être, une intensité ou une électricité de l'être¹³. » (ER, 152) En 1982, Nepveu écrit : « Lire Nicole Brossard aujourd'hui, c'est pour moi entrer dans “cette écologie de l'esprit”, en éprouver l'irréductible différence, en tant que je suis homme, mais saisir du même coup sa force d'attraction, et l'exigence de recueillement qu'elle implique¹⁴ ». Dans *L'écologie du réel*, « l'irréductible différence » n'a pas disparu, mais elle n'a plus besoin d'être dite, l'impossibilité de s'identifier aux contenus, aux thématiques n'empêche nullement la reconnaissance d'une structure, d'un mouvement de la pensée. Il est intéressant de noter que, selon Nepveu, c'est bien comme femme, et comme féministe, que Brossard formule ce qui constitue pour lui l'un des principaux paradoxes de l'époque :

¹³ Les nombreux travaux qui se sont inspirés de *L'écologie du réel* n'ont peut-être pas suffisamment pris en compte cette « énergie », à la fois celle du désespoir selon le syntagme figé, et celle de l'hydroélectricité, l'un des mythes du Québec moderne auquel Nepveu fait référence dans cette « électricité de l'être ». Il évoque plus loin la « configuration historique et idéologique qui, dans la deuxième moitié des années soixante-dix, fait coïncider le féminisme, la crise de l'énergie et la montée du mouvement écologique » (ER, 153). Sur ces questions et leur portée politique, je renvoie à Ginette Michaud, « À propos du “sacro-saint modèle québécois” : du politique à l'œuvre ou la souveraineté impensée », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Constructions de la modernité au Québec*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 2004, p. 153-175.

¹⁴ Pierre Nepveu, « Nicole Brossard : notes sur une écologie », *loc. cit.*, p. 143.

Un des sens de l'utopie féministe, chez Brossard, est d'être une catastrophe québécoise [...] Par "catastrophe québécoise", il faut comprendre que l'écriture au féminin, pensée et pratiquée par Brossard, est le produit d'un parcours qui a saisi ce qui, dans la littérature québécoise des années soixante, entretenait un rapport nécessaire, vital, au non-sens, à l'irréel, voire paradoxalement à la mort. (ER, 152)

Ainsi le texte féministe est-il non seulement interprété, mais interprète.

On retrouve ce « "point blanc dans l'espace blanc" », « ce rien et [...] ce nulle part », au cœur des lectures réunies dans la section « Les recluses » de l'essai suivant, *Intérieurs du Nouveau monde*. Dans le droit-fil des hypothèses proposées dans *L'écologie du réel*, l'idée d'une Amérique où la fondation se vit comme manque et dans le « recueillement », traverse tout le recueil et s'entend dans l'intériorité qui donne son sens au titre¹⁵. Que cette expérience soit, entre autres celles de femmes, Nepveu y insiste dès l'avant-propos :

« Intérieurs » : ce terme doit être entendu dans un sens physique, spatial [...] et dans un sens psychique : espace subjectif, expérience non fusionnelle d'une pensée séparée du monde et cherchant à l'appréhender, résistance à l'appel du lointain et aux élans dionysiaques. D'où la place importante que je fais ici aux femmes [...] car les grands mythes américains, parmi lesquels s'inscrit celui du pays québécois, se sont souvent définis comme une épreuve virile, déterminée (dans l'enthousiasme ou le désespoir) par le désir d'expansion et de conquête [...] Mais il existe d'autres Amériques, qui ne se pensent ni ne s'imaginent nécessairement au masculin. Et le masculin lui-même ne se déploie pas obligatoirement sur le mode englobant. (INM, 8)

¹⁵ On lira avec profit le commentaire de cette intériorité dans l'article de François Paré, « Intérieurs et extérieurs de l'Amérique chez Pierre Nepveu », *Voix et images*, loc. cit., p. 81-90.

Soucieux d'éviter la facilité d'une opposition binaire, Nepveu esquisse ici un féminin qui, relevant davantage du genre construit que du sexe biologique, sera susceptible d'accueillir aussi bien l'écriture de Saint-Denys Garneau et celle de Dennis Lee, voire le Crémazie tristement lucide de la correspondance avec Casgrain (voir *INM*, 74). Les voix de femmes dominent dans le chant de cette Amérique-là. Il serait superflu d'ajouter aux nombreux commentaires qu'ont déjà suscités ces essais¹⁶, notamment le texte superbe que Nepveu consacre aux écrits de Marie de l'Incarnation. Je me contenterai de rappeler que c'est d'abord le féminin qui permet à l'essayiste de relier non seulement des auteures américaines (Emily Dickinson), canadiennes-françaises et québécoises (Marie de l'Incarnation, Laure Conan, Rina Lasnier, Anne Hébert) et canadiennes-anglaises (Alice Munro, Margaret Atwood), mais également, et sur le même plan de cette Amérique intérieure, des personnages de fiction, Hester Prynne, (*La lettre écarlate* de Hawthorne), Almeda Roth, (*Friends of my Youth* d'Alice Munro), comme aussi des figures historiques, Susanna Moodie (dont la vie est romancée dans *The Journals of Susanna Moodie* de Margaret Atwood), et toutes celles qui ont emprunté, selon Nepveu, « l'autre route, plus tordue et plus aride, vers l'immensité » (*INM*, 56) :

Les femmes, au XVII^e comme au XIX^e siècle, n'étaient guère en mesure de se faire découvreuses ou exploratrices et l'aventure, celle des « colons », des « conquistadors », des « *settlers* » s'écrit radicalement au masculin. Il faut pourtant imaginer (et c'est sans doute une part du génie de Hawthorne d'avoir pu le faire) que le féminin, le sujet-femme, dit aussi quelque chose d'essentiel sur l'invention de la culture dans le Nouveau Monde. Sor Juana de la Cruz au Mexique, Ann Hutchinson et Ann Bradstreet au Massachussetts, Marie de l'Incarnation et Marie Morin en Nouvelle-France : toutes

¹⁶ Voir notamment Michel Gaulin, *Lettres québécoises*, n° 93, printemps 1999, p. 42-43, et Robert Major, « L'invitation au voyage », *Voix et images*, vol. 23, n° 3, printemps 1998, p. 583-590, ainsi que l'ensemble du dossier « Pierre Nepveu » de la revue *Voix et images*, vol. 34, n° 1, automne 2008.

disent une aventure de l'esprit, de l'âme, de l'écriture. (*INM*, 56-57)

De nouveau, on notera comment est soulignée la rencontre puisque le texte d'un homme, Hawthorne, donne présence au « sujet-femme ».

Aux femmes, l'Amérique apparaît d'abord dans sa quotidienneté prosaïque, laborieuse : « plongée du sujet dans la pauvreté, la solitude, voire la dévastation, expérience quotidienne, souvent angoissée, jamais grandiose, des petites choses (nourriture, vêtements, saleté, mœurs) de la nature, des cultures autochtones » (*INM*, 85), écrit Nepveu à propos des romans historiques de Laure Conan. Mais ce n'est pas, ou pas seulement, cette dichotomie entre la quotidienneté féminine et l'épopée masculine qui intéresse l'essayiste. Outre le territoire où elles ont vécu, réellement ou dans la fiction, « l'Amérique du Nord-Est et du triangle constitué par la Nouvelle-Angleterre, le Bas et le Haut-Canada » (*INM*, 249), leur « résistance », leur consentement à la privation, au dépouillement, leur choix de la solitude et de l'introspection, ces femmes ont en commun de se consacrer, dans le retrait, à l'écriture, à la culture. Dans l'absence au monde, elles trouvent « l'intelligence même du monde » (*INM*, 69). Leur expérience intérieure, « découverte mentale » (*INM*, 35) de l'Amérique garde la mémoire de l'arrivée, dans l'effroi de la transplantation :

[L']angoisse affleure, physique, ontologique même : nous ne sommes pas dans l'immensité heureuse, mais au bord d'un terrible Rien concrétisé et mythifié par la métaphore du *désert*, présente aussi bien sous la plume de jésuites comme le père Biard ou sous celle de Marie de l'Incarnation que dans les textes de puritains comme William Bradford, John Winthrop et John Cotton. (*INM*, 46)

Leur force consistera, selon Nepveu, à ne pas compenser cet effroi, mais au contraire à y faire face et s'y installer « en faisant table rase, en écrivant à partir du Petit et du Rien, du point de vue de Personne » (*INM*, 77) comme il le dit d'Emily Dickinson.

On voit bien comment cette décision d'« habiter » – le terme, dans son sens lévinassien, revient fréquemment sous la plume de l'essayiste – le plus total dénuement s'apparente à la « théorie des catastrophes » observée plus haut. En plus de la même structure paradoxale, s'y donne à lire la même capacité à accueillir – autre mot fréquent chez Nepveu – la négativité de l'expérience, voire son refoulé. Les métaphores de cette négativité citées dans *Intérieurs du Nouveau Monde* sont multiples : « néant admirable » de Marie de l'Incarnation (INM, 41), « dénuement salutaire » des puritains (INM, 38), « [à] [qui] se dresse comme une béance » dans *La lettre écarlate* (INM, 47), « monde raréfié, appauvri, [où] plus rien ne saurait distraire le sujet de son propre abîme, [où] « être rien ni personne », « brèche béante » (INM, 75), « grand vide océanique et terrestre dont on ne parvient plus à guérir » chez Emily Dickinson (INM, 65), sentiment d'être « plus seule qu'au fond d'un désert » de Laure Conan (INM, 81), « néant de bien des choses » qu'exprime Angéline de Montbrun (INM, 84), « long néant de neige » du poème de Rina Lasnier (INM, 90), « lieu vide » de celui de Susanna Moodie (INM, 260), etc. Le titre du premier chapitre de la section III du recueil, « La vocation du vide », résume efficacement ces diverses formulations tout comme les éclaire la citation de Dennis Lee : « “Non pas stimuler un espace qui soit nôtre et l'écrire, mais dire plutôt *les mots de notre absence d'espace*. Peut-être était-ce cela, notre demeure.” » (INM, 262) Sans doute faut-il, en écho à cette liste, entendre aussi « l'immensité vacante et insensée » de l'aéroport de Mirabel dont Nepveu évoque l'expérience dans le premier essai, au ton très personnel, de *Lectures des lieux* (voir LL, 24).

Il est difficile de ne pas relier ce vide au centre évidé qu'explore *Le centre blanc*, et le vers d'Emily Dickinson que cite Nepveu « “Rien – est la force qui renouvelle le monde” » (INM, 62) n'est pas sans résonance avec plusieurs vers de Nicole Brossard également cités par Nepveu dans *L'écologie du réel*. Certes, il ne s'agit pas d'inclure Brossard dans la série des « recluses », encore moins de prétendre que c'est ce que fait Pierre Nepveu. Les différences sont nombreuses et manifestes à plusieurs niveaux. Mais ce parcours à travers des voix de femmes, du « point blanc dans un espace blanc » à

« l'admirable néant », permet de mettre au jour une continuité du féminin dans la lecture qu'en fait Pierre Nepveu.

La présence des textes de femmes est moins importante dans *Lecture des lieux* mais bien des traits associés au féminin dans les essais précédents se trouvent ici intégrés aux différentes lectures proposées. Ainsi, le commentaire de l'ouverture des *Littératures de l'exiguïté* de François Paré – « J'écris ce livre face à la mer » – se souvient des analyses d'Angéline de Montbrun ou d'Emily Dickinson dans *Intérieurs du Nouveau Monde* :

C'est toujours ainsi que nous devrions écrire nos livres et faire part de nos lectures, c'est ainsi que nous devrions toujours parler de littérature, face à la mer qui nous dépossède de tout et qui nous rend du même coup à l'exigence d'être plus purement nous-mêmes, assez disponibles pour nous pencher sur les petites choses, les lieux les plus exigus, les existences les plus fragiles. (LL, 199)

La seule étude du recueil spécifiquement consacrée au texte d'une femme porte sur *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte, œuvre que Pierre Nepveu a beaucoup pratiquée¹⁷. La question est de nouveau celle de l'habitation et le roman de Turcotte correspond, pour l'essayiste, à la « maison » en tant qu'intériorité faite d'extériorité telle que la définit Lévinas dans *Totalité et infini* (voir LL, 215). On pourrait dire tout aussi bien que, comme « réceptacle psychique par où transite le monde entier, du plus proche au plus lointain » (LL, 216), le roman de Turcotte joue le rôle dévolu au Volks de Jack Waterman dans la conclusion de *L'écologie du réel* : « métaphore même de la culture québécoise : indéterminée, voyageuse, en dérive, mais "recueillante" » (ER, 217).

Ce parcours est bien sûr trop rapide et trop simple. Il faudrait approfondir la question du féminin dans l'ensemble de l'œuvre, saisir

¹⁷ Voir en particulier Pierre Nepveu, « Vers une nouvelle subjectivité », dans Bénédicte Maugière (dir.), *Cultural Identities in Canadian Literature / Identités culturelles dans la littérature canadienne*, New York, Peter Lang, 1998, p. 123-129.

son évolution, interroger aussi sa place parmi les références théoriques de Pierre Nepveu et en retrouver la trace dans ses poèmes et ses romans. Deux constats me paraissent cependant s'imposer fortement. D'une part, la modalité de l'accueil que fait la pensée critique de Pierre Nepveu aux voix de femmes est toujours le dialogue, le lien, la mise en rapport avec d'autres voix. En témoignent les nombreux « duos » d'œuvres que l'essayiste met en place, duos parfois discordants (Emily Dickinson et Walt Whitman, Laure Conan et Louis Fréchette, Nicole Brossard et Hubert Aquin), mais porteurs de sens dans leurs échos réciproques, dans leurs rencontres ou leurs oppositions radicales. L'attention portée, dans les œuvres des hommes à l'intégration du féminin (chez Hawthorne exemplairement) relève de la même disposition. D'autre part, les femmes dont Pierre Nepveu écoute et reconnaît les voix, celles dont son écriture absorbe la tonalité, pour reprendre un terme que lui-même emploie volontiers, sont celles qui se font entendre au plus près du vide, du rien, dans son vertige. Ce que Nepveu souligne avec le plus d'évidence, ce qu'il admire manifestement dans ces œuvres, qu'il salue chaque fois et leur emprunte aussi, c'est leur aptitude à porter la négativité sans s'y dérober, et tirer précisément de là leur énergie créatrice.